

PRéPARATION à L'AGRégATION

JANVIER 2017

THÈME

JOHN MULLEN

[HTTP://JOHNCMULLEN.BLOGSPOT.COM](http://JOHNCMULLEN.BLOGSPOT.COM)

THÈME

Pourquoi, depuis plusieurs nuits, Hans Trow faisait-il toujours le même rêve ? Il circulait dans un wagon-restaurant bleu velouté avec des globes blancs. Les menus étaient rédigés en russe, le train filait vers Moscou. Il prenait un café quand un sous-officier soviétique, avec une vareuse douteuse, s'asseyait brutalement en face de lui et lui annonçait la mort de son père.

- Mais mon père est mort depuis six ans.
- Non, il est mort ce matin.

Il y avait le bruit régulier du train, il donnait l'impression de rouler sur des morts. Le sous-officier notait la réaction de Hans et levait les yeux vers lui en lui disant :

- Vous n'éprouvez rien à la mort de votre père ?

Puis il repartait et Hans ne pouvait s'empêcher de penser qu'il se rendait à une sombre fête, qu'il allait participer à une orgie de slogans officiels. Les villes de l'Est étaient toutes assoiffées de slogans. Tout le monde se souciait de morale, chacun voulait tisser une nouvelle étoffe d'un rouge vif pour cacher le rouge des drapeaux à croix gammée. La hâte d'aller vers une nouvelle orgie à Moscou. Hans se disait que les Dieux à Moscou dirigerait leur colère vers Berlin. Il se demandait si Berlin, comme Troie, ne serait pas détruit une deuxième fois. Puis, il se réveillait et se disait que, décidément, à feuilleter *Antigone*, à reprendre les notes de Maria, à éplucher les cahiers de Brecht, il était imprégné par les plaintes et les colères de la tragédie grecque. Quand il se rendormait, de nouveau il était dans le train. Il pénétrait dans des bancs brumeux de la steppe puis dans des noirs. Tunnels, terrains ravinés. Plaques de neige. Forêts de branches nues. Pylônes à l'abandon sous un ciel ouateux, caténaïres orphelines. Ponts en travaux : Moscou en vue...

Tandis qu'il terminait son café, le sous-officier russe revenait, posait sa casquette sur la table et disait :

- Nous avons fait une erreur, votre père est bien mort il y a six ans. Excusez-nous.

Hans entendait les martèlements des bottes des SA qui montaient vers le bureau de son père.

La courbe de la voie ferrée permettait de découvrir une grande gare soviétique. Foule en uniformes qui chantait, brassées de fleurs offertes par des femmes en fichu, pain délicieux et très blanc qu'on offrait au « camarade » Hans Trow de Berlin.

J'ai horreur des jeunes filles. J'ai pitié des mal mariées. L'amour irrégulier me dégoûte. Alors?... Et j'aurai trente ans en avril! Trente ans, âge suprême... La tête me tourne. J'ai une peur terrible de tout rater. O Costals, que faire de ma vie?

Une seule chose me soutient : votre existence. Vous seul me donnez mon équilibre de femme. Fermer un instant les yeux et me dire que vous êtes, cela m'apaise. Ah, il faut remercier d'être, d'être seulement, les créatures telles que vous! Le feu est-il diminué de devoir s'allumer à quelque chose? Je vous aime comme une torche à laquelle je m'allume. Et alors il arrive ceci : que vous avez rendu fades tous les hommes, pour ma vie entière, et médiocres tous les destins. Je ne peux plus envisager un bonheur normal – j'entends : un mariage quelconque – sans une fuite de tout l'être hors de cette insipidité, parce que jamais je n'aurai le courage de vouer ma vie à un homme que je n'aimerais qu'à peine. Imaginez une mortelle qui aurait aimé Jupiter, ne pourrait plus ensuite aimer aucun homme, et aurait le désir désespéré de pouvoir en aimer un.

Combien j'aurais voulu pouvoir faire quelque chose pour vous, pour votre œuvre! Et je ne puis rien, rien! Si je savais écrire, j'écrirais sur vous des articles, un livre. Je voudrais que vous fussiez pauvre, souffrant, incompris. Je voudrais vous savoir errant à la recherche de votre tâche d'homme, comme moi à la recherche de ma tâche de femme. Votre faiblesse serait mon appui. Mais non, vous vous suffisez, vous êtes comme calé dans votre solitude, et ce qui vous fait haïr des autres, moi, je m'en lamente : que vous soyez si assuré. Aucun espoir que je puisse sentir entre vous et moi ce lien, ce lien unique : votre conviction que vous pouvez vous fier à moi absolument.

(320 mots.)

Henri DE MONTHERLANT, *Les jeunes filles*, Paris, Folio, 1936.

Thème

Le soleil est interdit de séjour dans mon appartement, je n'ouvre mes volets que la nuit quand il est couché depuis longtemps. Même au fin fond du mois de l'hiver il est éblouissant, il découpe les objets et les gens comme un rasoir. Je préfère la clarté de la lune quand elle n'est pas encore pleine, celles des lampes, des veilleuses.

Je vis du produit des loyers de cet immeuble dont les six étages m'appartiennent et dont je n'occupe qu'une centaine de mètres carrés.

— Je n'ai jamais travaillé qu'à accroître mon confort psychique.

Je suis marié depuis trente ans. J'ai refusé d'avoir des enfants pour éviter de me propager, et par peur du bruit. Ma femme aime la lumière et l'agitation, je l'encourage à sortir, à attraper une insolation au parc Monceau, à écouter les motos démarrer au feu vert, à faire partie d'une foule aux contours trop nets en traversant la ville de part en part.

À son retour, elle me décrit les nouvelles affiches publicitaires, me parle d'une chanson entendue par la vitre ouverte d'une voiture, d'une rue défoncée au marteau-piqueur, d'une femme nue sous sa robe trempée par un orage de juillet, d'un chien d'importation, large, presque jaune, bas sur pattes, tenu en laisse par une dame chapeauté, liftée, et pourtant visiblement sexagénaire depuis une éternité.

— J'ai vu aussi un homme dont la tête ressemblait à une asperge.

Ma femme est une prothèse efficace, un bras articulé qui va glaner les informations dont j'ai besoin afin de garder un contact quotidien avec le monde extérieur.

Nous sortons cependant une fois par semaine pour aller dîner dans une brasserie. Nous nous installons toujours à la même table perdue dans un recoin de la salle d'où je peux observer discrètement les clients, et les disséquer comme un légiste qui étendrait des vivants sur sa paillasse en échange d'une compensation financière, ou d'une boîte de havanes.

J'ai l'ouïe assez fine pour distinguer leurs paroles, le cerveau assez vif pour suivre en parallèle plusieurs conversations à la fois. Je m'enfonce dans leur vie comme dans un étui, je déterre sous leurs éclats de rire les drames qui ont jonché leur existence, et à leur façon de porter un verre à la bouche, de découper leur viande, d'une main blanche et fine, ou lourde et couverte de cicatrices, je détecte les frustrations qui les empêcheront toujours de flotter comme moi dans un bonheur strict.

Régis JAUFFRET, « Bonheur strict », *Microfictions*, Editions Gallimard, 2007

Un bruit de moteur surgit du fond de la nuit : le gars s'élança. Je voyais sa silhouette, découpée par les phares, faisant de grands gestes. Ce que les voitures vont vite maintenant ! Il va se faire écrabouiller... Je me reculai dans l'ombre de la cabine et je fermai les yeux. La voiture s'était arrêtée ; une portière claqua, des pas et des voix s'approchèrent. Le regard filtrant, j'aperçus un homme, immobile devant le routier qui lui parlait, désignait le rempart, puis moi... L'homme tournait le dos au réverbère et faisait une ombre précise, tassée, mains enfoncées dans les poches et col relevé. Bien qu'ils parlassent tout près de moi, je n'entendais presque rien : un brouillard épais comme du coton et translucide comme du verre me séparait d'eux, et je m'y enfonçais de plus en plus, comme en un sommeil.

« Montrez un peu ce pied ! » dit la silhouette.

Mon genou engourdi n'en finissait plus de ramener ma jambe de dessous le marchepied ; je l'aidai en tirant à deux mains sur le mollet. Puis, machinalement, je pris appui sur le talon pour me lever, et ce que je ressentis alors fut si atroce, si désespérant, que j'abandonnai et laissai mon pied retomber dans l'ombre et la boue.

L'homme s'accroupit devant moi et promena le faisceau d'une lampe de poche... Il se redressa, éteignit la lampe et s'éloigna vers sa voiture avec le routier. Qu'il s'en aille. Ça m'était égal. À nouveau j'avais cessé d'attendre et de m'interroger. Ensuite tout se passa très vite.

Un bras entoura mes épaules, un autre se glissa sous mes genoux, je fus soulevée, emportée ; le visage de l'homme de tout à l'heure était tout proche, au-dessus du mien, avançant à travers le ciel et les branches des arbres. Il me portait avec sûreté et douceur, j'avais quitté la boue et je marchais, dans ses bras, entre ciel et terre. L'homme s'engagea dans un chemin de traverse, fit encore quelques mètres, puis me déposa par terre avec précaution : m'habituant à l'obscurité, je distinguai un gros arbre, de l'herbe, des flaques d'eau.

« Affranchis personne, et surtout ne bouge pas, dit l'homme avant de se relever. Je vais revenir te chercher, attends-moi. Attends-moi tout le temps qu'il faudra. »

Et il s'éloigna. Un peu plus tard, j'entendis les moteurs du camion et de la voiture, des lumières glissèrent, puis tout redevint silence, désert, nuit.

(404 mots.)

Albertine SARRAZIN, *L'astragale*, Paris, Éditions J.-J. Pauvert, 1965.